

Bring back our girls ! Notre inconscience face aux prises d'otages terroristes

Author : Alexis Feertchak

Categories : [Monde](#)

Date : 15 mai 2014

Les mots laissent parfois songeurs. *Bring back our girls !* Voici une exclamation d'une très grande simplicité qui vient de déferler sur l'ensemble de la planète. Elle est la mesure de l'amour que nous portons à nos semblables, celle de notre engagement moral indéfectible. Nous compatissons, preuve de notre grande bonté, encore augmentée par l'absolue méchanceté des ravisseurs qui ont mis en esclavage deux cent jeunes filles innocentes. Nous compatissons, mais nous n'entendons pas vraiment ce qui s'est passé au Nigéria. Cette exclamation du cœur, par son immédiateté et son innocence, montre notre incompréhension profonde du phénomène terroriste. Elle prouve pour le plus grand ravissement de Boko Haram que nous avons compris le message tel que l'organisation terroriste souhaitait nous le faire passer. Et c'est bien là le problème !

Il y a d'abord cette incroyable utilisation du temps de l'impératif (*bring back*) qui n'est impératif qu'au sens du Bescherelle. A qui s'adresse en effet cet étrange impératif ? Aux terroristes eux-mêmes ? Si tel est le cas, c'est alors un ordre qui tombe à l'eau : on ne donne pas d'ordre à ses ennemis, on en donne à ses sujets. Tel le sujet de droit, qui, assujéti par lui, est ordonné par la loi. Tel encore les parents qui ordonnent aux enfants de rendre un objet qu'ils auraient subtilisé. Mais entre ennemis, l'ordre ne règne pas : règne au contraire le désordre engendré par le rapport de force qui s'établit entre eux. Imaginez une guerre où un général, au lieu d'ordonner à ses soldats quelques assauts contre l'ennemi, s'adresserait aux soldats d'en face en ordonnant « Ne chargez pas ! » ... On peut alors envisager que l'impératif s'adresse à nos dirigeants : c'est à vous responsables politiques qu'il revient de ramener saines et sauvées les deux cent jeunes filles. Là encore, l'ordre paraît vain. Il ne manquerait plus ensuite que nos dirigeants deviennent responsables de l'infamie que d'autres commettent. Cet impératif est en réalité la marque de notre impuissance, d'une supplication que nous adresserions au sort, à la fortune ou à la chance.

Mais il y a pis que ce mésusage de l'impératif, c'est celui du pronom personnel « notre » (*our girls*). En quoi sont-ce *nos filles* ? La compassion crée un lien affectif bien compréhensible, mais qui n'est cependant pas nécessaire. Comme le note Bertrand Monnet dans un [entretien pour l'Express](#), pourquoi n'avoir pas créé un tel lien après le massacre par Boko Haram [de 300 villageois à Gamboru Ngala](#) ?

Ce pronom personnel est la marque de notre inconscience. Comme le notait René Girard, « face au terrorisme (...), nous devons prendre conscience que nous vivons dans un monde ouvert à de

nouveaux risques, à des possibles effrayants, surtout pour nous, qui appartenons à la partie privilégiée du monde. Tout cela, selon moi, requiert une réflexion de fond, qui me semble absente du débat politique contemporain »[\[1\]](#). Que nous dit le penseur du désir mimétique ?

Nous pensons que le désir destructeur des islamistes porte sur ces jeunes filles, qu'elles seront les victimes espérées de leur ravisseur. Mais les victimes espérées ne sont pas ces jeunes filles, qui n'ont aucune valeur en soi aux yeux de Boko Haram! Nous ne le voyons pas, car la réalité est cachée derrière la liturgie islamiste, mais les seules victimes désirées des preneurs d'otage, c'est nous ! Les *Bring back our girls* sont autant de signes divins de leur victoire : le *nous*, marque par excellence d'une identité entre deux termes, est le mot que les ravisseurs attendaient de notre part. Boko Haram cherchait à nous atteindre et voilà que nous leur en apportons la preuve.

Notre inconscience engendre une double victoire de Boko Haram. La première est idéologique : les islamistes sont confortés dans l'idée qu'ils auront vaincu psychologiquement leur ennemi occidental par le terrorisme, les invitant à redoubler d'effort dans ce sens. La seconde est économique : notre compassion augmente la valeur de ces jeunes filles, qui au départ n'en avait aucune aux yeux des ravisseurs. Plus leur valeur économique sera grande, plus il sera difficile de réaliser notre songe : *bring back our girls* s'éloigne du champ des possibles d'autant plus que nous crions l'injonction au monde entier. L'analyse de Bertrand Monnet est éclairante sur ce point.

Dans iPhilo, le psychosociologue Guy Durandin expliquait à propos de [la logique terroriste](#) (dont les prises d'otages sont une forme particulière) : « Le terrorisme est *essentiellement* un phénomène médiatique : les attentats terroristes sont le fait de groupes qui se trouvent dans une position relativement faible, mais se donnent pour tâche de provoquer une souffrance spectaculaire, pour obliger les médias à parler d'eux, et de la cause qu'ils se disent représenter. Les médias modernes, qui touchent un très grand nombre de gens, servent ainsi de caisse de résonance ». *Bring back our girls* est le signe de ce que nous n'avons guère compris cette logique : nous augmentons par compassion la caisse de résonance dont les terroristes, par leur relative faiblesse, ne disposent pas de prime abord. Ils ont besoin de nous et nous tombons dans le piège !

Dans sa forme actuelle, le terrorisme est l'enfant de la mondialisation : un acte terroriste n'est rien d'autre que la globalisation d'un évènement local par le fait même de ceux qui en subissent les conséquences. Sur ce point, l'islamisme radical est bien plus fin psychologue que l'Occident. Il suffirait déjà de comprendre leur logique pour que nous ne soyons plus les victimes de nous-mêmes. Le traitement de l'information, à l'heure des réseaux sociaux, nécessite certainement une meilleure éducation des citoyens comme des dirigeants. L'emballage médiatique ne réjouit que les terroristes et n'aidera pas les services secrets et la diplomatie des pays concernés à sauver les deux cents innocentes réduites en esclavage et par lesquelles Boko Haram désire nous atteindre.

iPhilo - la philosophie en poche

La première application de philosophie pour iPhone

<http://iphilo.fr>

[1] René Girard, *Entretiens avec Gianni Vattimo*, Flammarion.